

Le sourire de ma mère

L'ora di religione
de Marco Bellocchio

Fiche technique

Italie - 2002 - 1h42

Réalisation & scénario :
Marco Bellocchio

Image :
Pasquale Mari

Décors :
Marco Dentici

Montage :
Francesca Calvelli

Musique :
Riccardo Giagni

Interprètes :
Sergio Castellitto
(Ernesto)
Chiara Conti
(Diana)
Maurizio Donadoni
(le cardinal)
Piera Degli Esposti
(tante Maria)



Résumé

Ernesto, peintre plus ou moins connu, illustrateur de contes pour enfants, n'en croit pas ses oreilles. Le ciel tombe littéralement sur la tête de ce quadragénaire revêtu de tout. Y compris de la foi, même si le cardinal qui le convoque lui fait remarquer qu'il a un léger tremblement dans la voix lorsqu'il se proclame incroyant. Sa mère béatifiée ? Cette femme stupide, au sourire imbécile, dont il a hérité et qui lui vaut plein d'ennuis, y compris un duel avec un bellâtre vieillissant et narcissique. Un duel, en plein 2001 ? On rêve ! Sa mère béatifiée ? Elle fut assassinée, jadis, par l'un de ses fils, simple d'esprit muré, depuis, dans un silence obstiné. L'Eglise est formelle : si l'assassin a tué sa mère dans son sommeil, pas question de sanctification ! S'il l'a frappée alors qu'elle l'implorait de cesser de blasphémer, tout devient possible...

Critique

Cela fait des années que Marco Bellocchio, paumé dans des films envahis par la psychanalyse, n'avait pas réussi une méditation sur la folie ordinaire, digne du **Saut dans le vide** (1980) ou de son adaptation de *La Mouette*, de Tchekhov (1977). A nouveau, les mouvements de caméra, les décors participent à ce vertige léger qui saisit Ernesto Picciafuoco et ne le lâche plus. Une jeune femme s'introduit chez lui, Diana. Elle est la professeur de catéchisme de son fils, dont il est tombé amoureux au premier regard. Sauf que Diana n'est pas qui elle prétend être. Elle cache son identité, exactement comme elle se dissimule dans l'appartement d'Ernesto, même lorsqu'il est là. Il ne la voit pas. Elle l'épie. Se glisse dans un couloir, tandis qu'il entre dans une chambre. Jeu de cache-cache. Chorégraphie, trouble et légèrement angoissante, entre quelqu'un qui doute et quelqu'un qui ment.

L E F R A N C E

Le Sourire de ma mère n'est pas, à l'évidence, un pamphlet contre la foi, mais contre ceux qui l'utilisent : les pharisiens, les marchands du temple. Et c'est, dans une mise en scène dépouillée, méditative, une réflexion magnifique sur la liberté et la révolte.

Dès les premières images, un petit garçon - le fils d'Ernesto - se bat, dans son jardin contre un adversaire invisible. "Va-t'en ! Ne reste pas là ! Laisse-moi !" crie-t-il. Sa mère lui demande qui il chasse ainsi. "Dieu, lui répond le petit garçon. Ma prof de catéchisme m'a dit qu'il était partout. Si c'est vrai, je ne serai plus libre une seule seconde." Que Dieu s'en aille, donc, afin qu'on puisse librement l'accepter ou le rejeter.

Quant à la révolte, c'est celle du frère assassin. Il ne sort brusquement de son mutisme que pour hurler des imprécations. Et ces insultes, ces blasphèmes sont les signes d'une désespérance qui pesait, déjà, sur la vie des premiers héros de Marco Bellocchio, ceux des **Poings dans les poches** et d'**Au nom du père**. Révolte contre la souffrance de vivre si mal. Révolte indispensable, sans laquelle l'être n'est plus.

Pierre Murat
Télérama n° 2758 - 23 novembre 2002

Voici un film habité par une véritable rage. Un film comme il est devenu exceptionnel d'en rencontrer sur les écrans. Élégant, complexe, subtil, et pourtant porté d'un seul élan par une fureur sans appel contre l'obscurantisme, la compromission, la veulerie. A cette colère qui semble d'un autre temps répondent les cibles explicites que le film vise : les manœuvres des corridors du Vatican, la vieille noblesse ultra-réactionnaire, les arrivismes d'une bourgeoisie sans scrupule, la bigoterie.

En quelques signes, d'un logiciel de traitement d'image à un drapeau de l'Union

européenne, Bellocchio signifie qu'il raconte une fable contemporaine, au temps où, dans son pays, Sua Emittenza a remplacé à la tête du pouvoir les éminences de naguère. Le hasard, qui fait que, pour la première fois de l'histoire italienne, le pape fait un discours au Parlement la semaine même où ce film sort en France, quelques jours après la proposition de réhabilitation de la famille royale par le gouvernement de Silvio Berlusconi, vient impromptu confirmer l'actualité du coup de sang dont le film est la très belle mise en forme.

Le Sourire de ma mère est filmé comme un rêve, le cauchemar d'Ernesto, joué par Sergio Castelito, qui confirme, après **Va savoir !** de Jacques Rivette, quel acteur formidable il est quand il est dirigé par un grand cinéaste. (...)

Le monde réel, le monde virtuel, celui des songes et des fantasmes, se répondent comme le feraient des plans de cinéma reliés par d'imperceptibles fondus enchaînés : la circulation de la belle jeune femme blonde devenue invisible, le malaise suscité par ce cardinal qui se donne en spectacle au milieu de ses pauvres et de ses servantes en cornette, le cynisme rayonnant de l'ancienne passionaria de gauche devenue dévote par pragmatisme, la morgue des aristocrates que leur ridicule ne rend ni moins dangereux ni moins lâches, rythment cette sarabande macabre.

Bellocchio filme les uns et les autres, pauvres types, enfant vif et sérieux, caricatures odieuses, créature de rêve, avec une extrême sensualité. Il caresse littéralement les corps et les visages, enveloppant et unifiant ce monde disparate et artificiel dans une nappe cotonneuse, mystérieuse, tour à tour émouvante et effrayante. Cette danse somnambulique s'enroule comme une volute autour d'un centre absent, celui même que désigne le titre (français, pour une fois plus approprié que le titre original, **L'Ora di religione**, qui désigne le catéchisme en italien).

Ce sourire est indécidablement celui de

la caste et celui du sexe féminin nié, celui de la sagesse de Diogène et celui de la folie d'Ajax. Dans les filets entrecroisés de la politique et de la psychanalyse se faufile ce poisson argenté et insaisissable, avant que les mailles ne soient brutalement déchirées par le cri libérateur et blasphématoire du fou. Bien après Poiccard le Fou, lui aussi crie que si vous n'aimez pas ça, allez vous faire foutre.

Jean-Michel Frodon
Le Monde - 20 novembre 2002

Derrière la nostalgie apparente de son titre, **Le Sourire de ma mère** est une machine de guerre d'une sereine férocité contre un tabou ultime : l'esprit de sacrifice des mères érigé en vertu féminine indétrônable par deux millénaires de religion. (...)

La famille et l'église ont été les cibles favorites de Bellocchio. Mais loin de ratiociner, le film possède la fraîcheur d'une renaissance (tout est encore à filmer). Deux ans après le classicisme gracieux de **La Nourrice** (adaptation en costumes à contre-courant des fables politiques échevelées d'antan), Bellocchio, désormais libéré de l'absurde gourou Massimo Fagioli, confirme la richesse d'une maturité lucide et audacieuse. Puisque du passé impossible de faire table rase (cette Italie toujours sous influence papale), Bellocchio repart à l'attaque de pieux mensonges qui ont la vie dure. Comme cette abnégation maternelle (héritée de la vierge Marie) qui est avant tout affaire d'image, de représentation : ce sourire dont parle le film remonte à loin, c'est aussi l'énigme en coin de la Joconde, c'est le signe tenace du soi-disant dévouement féminin ; celui-là même que Bellocchio désigne comme empêchement idéologique et psychologique majeur à une nouvelle rencontre entre les sexes.

Derrière son sourire, sa mère était bête,

sans passion, indifférente : vérité difficile à dire dont Ernesto (Serge Castellitto, entre Woody Allen et Nanni Moretti) découvre le potentiel révolutionnaire. Bellocchio s'interroge sur le pouvoir absolu, parce que considéré comme naturel, donc ignorant de lui-même, que les mères tiennent de leur statut d'enfant. Caste d'intouchables que le cinéaste vomit avec une haine tranquille et assumée, le film étant la démonstration que s'il est presque impossible de parler de l'abus de pouvoir intrinsèque à la maternité, il est possible d'en filmer quelque chose. Plus que jamais mais très différemment, Bellocchio envoie « chier » père et mère, mentor et madone. A partir d'une scène de duel anachronique, il dévoile sa méthode : faire de la désuétude de combats qu'on croyait périmés le sésame d'une vigueur nouvelle. Homme et cinéaste désarmé, Bellocchio a repris les armes. C'est sacrément beau.

Isabelle Potel

Libration - 20 novembre 2002

Entretien avec le réalisateur

Télérama : *Le Sourire de ma mère* porte-t-il un regard réaliste sur l'Italie d'aujourd'hui ?

Marco Bellocchio : Je dirai que c'est un film qui part d'une structure réaliste, mais qui, par instants, rejoint une forme de surréalisme. Parfois s'impose la logique du songe : symboliquement, le héros ne cesse de s'endormir et de se réveiller dans les endroits les plus improbables... Mais, en même temps, c'est bien ma vision de l'Italie contemporaine : un pays où il y a un conformisme très fort, mais où l'on a aussi la possibilité d'affirmer son libre arbitre. De façon moins violente, moins agressive qu'en Mai 68 !

Ce conformisme, c'est aussi le berlusconisme ?

Bien sûr. Je ne m'attaque pas seulement à l'hypocrisie religieuse, mais à un conformisme plus général, qui dépasse la corruption du haut clergé. C'est une réalité de la société italienne : longtemps, il suffisait d'être proche de la démocratie chrétienne pour avoir toutes sortes de privilèges, dont l'accès à de meilleurs emplois. Aujourd'hui, soutenir Berlusconi peut vous apporter les mêmes avantages. Mais on peut aussi refuser, comme Ernesto, le héros du film. Il est en accord avec lui-même, il ne se soumet pas à l'orthodoxie dominante. Si mon film a eu un certain succès en Italie, c'est, je crois, parce qu'il décrit cette volonté de mettre enfin ses actes en accord avec sa pensée. La vie politique en Italie est en effet trop marquée par l'incohérence, par des hommes qui passent sans scrupules de la gauche à la droite, ou inversement.

Quelle est la nature de ce sourire que votre personnage dit avoir hérité de sa mère ? C'est le signe de son doute vis-à-vis de la réalité qu'on lui impose ?

Qu'il soit bienveillant, comme celui de la mère, ou plus ironique, comme celui d'Ernesto, l'intellectuel, c'est le sourire de ceux qui croient que le monde ne peut pas être changé. Ernesto comprend qu'il ne peut plus se satisfaire de cette ironie perpétuelle, car l'ironie, comme disait Baudelaire, est "l'arme des vaincus". Ce sourire, il voudrait se l'ôter du visage. D'une certaine façon, son geste final, modeste, lors du dénouement que j'ai voulu en diminuendo, donne la preuve qu'il peut y parvenir...

Comment l'Eglise italienne a-t-elle reçu le film ?

De façon contrastée. Il y a eu un phénomène de rejet, qui s'est beaucoup focalisé sur des points de détail : le processus de canonisation ne se déroule pas comme dans le film, l'organisation de l'Eglise n'est pas celle que je montre,

etc. Mais beaucoup de prêtres y ont vu aussi un sujet de discussion. Malheureusement, à cause de deux répliques un peu crues, le film a été interdit aux moins de 14 ans ; du coup, il a été refusé par le circuit des salles paroissiales, qui appartiennent toujours à l'Eglise. Et dans celles qu'elle a cédées à des exploitants privés, avec une clause les empêchant de projeter tout film frappé d'une interdiction aux mineurs...

Le Sourire de ma mère marque à nos yeux un retour en forme, après des films plus confidentiels, ou plus controversés. Comment l'expliquez-vous ?

Honnêtement, je crois que les cycles de création sont un mystère, surtout pour l'artiste qui les traverse ! Mes deux précédents films [*La Nourrice*, en 1999 ; *Le Prince de Hombourg*, en 1997] sont des adaptations d'œuvres littéraires. Peut-être cherchais-je à me protéger derrière Pirandello et Kleist ! On s'expose davantage à parler du présent... Et puis, dans le parcours d'un cinéaste, il y a des périodes de tâtonnement : j'ai beaucoup appris auprès de Massimo Fagioli, mon psy. Il était sur le plateau du *Diable au corps*, il a écrit avec moi le scénario d'*Autour du désir*. Notre collaboration artistique s'est achevée, mais c'est lui qui m'a aidé à trouver ma liberté de création, mon autonomie - semblable à celle d'Ernesto, mon personnage principal. Aujourd'hui, *Le Sourire de ma mère* me permet de couper définitivement le cordon avec mon premier film, *Les Poings dans les poches*, qui évoquait déjà - il y a trente-sept ans ! - la famille et la religion...

Propos recueillis par Aurélien Ferenczi
Télérama n° 2758 - 23 novembre 2002

Le réalisateur

Né à Piacenza, près de Milan, le 9 novembre 1939, Marco Bellocchio fait des études de lettres et de philosophie à l'Université Catholique de Milan, après une enfance et une adolescence dans divers collèges religieux. Il suit des cours d'art dramatique à Milan, et, en 1962, il est diplômé de mise en scène et d'interprétation au Centro Sperimentale di Cinematografia (l'École de cinéma de Rome). Ayant obtenu une bourse d'études, il fréquente ensuite, à Londres, les cours de la Slade School of Fine Arts. Tandis qu'il réalise, au début des années 60, trois courts métrages - **La colpa e la pena**, **Abasso Lo Zio** et **Ginepro fatto uomo** -, un scénario qu'il propose à la télévision lui est refusé.

La carrière de Marco Bellocchio est de plusieurs ordres. D'abord l'écriture scénaristique ; en 1972, il a jeté les bases de **Il pianeta venere** de Elda Tattoli. Il s'est aussi essayé au métier de comédien dans le film de Liliana Cavani, **Francesco d'Assisi** (1966), et à celui de metteur en scène de théâtre puisqu'il a monté "Timon d'Athènes" de Shakespeare avec la troupe du Piccolo Teatro de Milan. Bellocchio, cinéaste, s'adonne beaucoup à la coréalisation qui est très souvent la marque de son engagement politique. **La contestation** dans lequel, aux côtés de Pier Paolo Pasolini, Bernardo Bertolucci, Carlo Lizzani, Jean-Luc Godard, il signe **Discutiamo, Discussiamo**.

Il se joint à des collectifs de cinéastes pour deux films, **Paola** et **Viva il primo maggio rosso**. Il se lance de nouveau dans la co-réalisation, cette fois avec Silvano Agosti, Sandro Petraglia, Stefano Rulli - 1974, **Fous à délier** et 1978, **La macchina cinema**. Marco Bellocchio est fidèle à ses acteurs. Lou Castel qu'il fait jouer dans **Les poings dans les poches**, puis dans **Les yeux, la bouche**. Ce film comptabilise la deuxième collaboration de Michel Piccoli, la première étant **Le saut dans**

le vide. Michele Placido qui a deux films de Bellocchio à son actif, ce dernier et **La marche triomphale**. Signalons aussi la présence de Anouk Aimée dans **Le saut dans le vide**. 1984 aura remarqué Bellocchio par son film **Henri IV, le roi fou** à l'occasion du festival de Cannes.

www.mcinema.fr

Filmographie

Courts métrages :

La colpa e la pena 1961

Abassolo zio

Ginepro fatto uomo 1962

Longs métrages :

I Pugni in Tasca 1965

Les points dans les poches

La Cina e Vicina 1967

La chine est proche

Amore e Rabbia

La contestation épisode **DISCUTIAMO, DISCUTIAMO**

Paola 1969

film militant, tourné en collaboration

Viva il primo maggio rosse

(idem)

Nel Nome Del Padre 1972

Au nom du père

Sbatii il Mostra in Prima Pagina

Viol en première page

Matii da Slegare 1974

Fous à délier (coréalisé par Silvano Agosti, Sandro Petraglia, Stefano Rulli).

Marcia Trionfale 1976

La marche triomphale

Il Gabbiano

La mouette

La macchina cinema 1978

(co-réalisé par Silvano Agosti, Sandro Petraglia, Stefano Rulli).

Salto nel vuoto 1979

Le saut dans le vide

Vacanze in Valtrebbia 1981

Gli Occhi, la bouche 1982

Les yeux, la bouche

Enrico IV 1983

Henri IV, le roi fou

Impressions d'un Italien sur la France 1984

Enrico IV

Henri IV

Il Diavolo in corpo 1986

Le diable au corps

La Visione del Sabba 1988

La sorcière

Autour du désir 1991

Il Sogno della farfalla 1994

Rêve de papillon

Sogni infranti 1995

(documentaire)

Il Principe di Homburg 1996

Le prince de Hombourg

La religione della storia 1997

La Balia 1999

La nourrice

L'ora di religione 2002

Le sourire de ma mère

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Cahiers du cinéma n°569, 573, 574
Positif n°496, 502...

Pour plus de renseignements :

tél : 04 77 32 61 26

g.castellino@abc-lefrance.com